

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 69-70

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-92

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

Les Tranchées allemandes sont écrasées sous des rafales d'artillerie

Sur dix points, nos alliés pénètrent dans les lignes ennemies

L'offensive anglaise a été, comme on y comptait, rapide et brutale. C'est l'artillerie qui a ouvert « la danse ». Son feu obtint des résultats appréciables. Les tranchées ennemies furent bouleversées et, assez loin en arrière des lignes, quatre fortes explosions se produisirent, endommageant les terrains de défense de l'ennemi, si laborieusement préparés. L'infanterie, de son côté, fit merveille. C'est sur dix points différents que les fantassins alliés pénétrèrent dans les lignes allemandes. La rapidité de leur attaque fut telle qu'ils réussirent à ne subir que des pertes fort légères tout en infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses, tant en morts qu'en prisonniers. Une fois encore, les troupes d'Anzac, dont la bravoure est légendaire se distinguèrent brillamment. Ces beaux et utiles exploits s'accomplirent dans la soirée du 25 et dans la nuit qui suivit. Le lendemain, c'est-à-dire lundi, l'action se bien engagée, loin de se ralentir, se développa en s'intensifiant. L'artillerie continua à faire, avec un bruit formidable,

une utile besogne. Un peu partout, elle mit sérieusement à mal les travaux ennemis. Son tir fut particulièrement efficace près de Longueval, Gomcourt, Givenchy-en-Gohelle, au nord du saillant de Loos, en face de Wytschaete et à l'est de Wietzle. Tandis que fantassins et artilleurs rivalisaient ainsi de bravoure, dans les airs, les aviateurs se lançaient hardiment sur un train de ballons ennemis qui fut détruit entièrement. C'est le sixième de ces trains que les Anglais peuvent faire figurer au tableau : ils en avaient attaqué quinze.

Nord de la France, 27 juin. — Les Anglais continuèrent à écraser les positions allemandes sous un feu ininterrompu d'artillerie.

Dans la contrée de Beaumont-Hamel, au nord d'Albert, des attaques anglaises auraient eu lieu à l'aide de gaz asphyxiants.

L'Armée Anglaise

Ce qu'elle était ; Ce qu'elle est devenue

Il n'y a plus de mercenaires, il n'y a plus que les soldats d'un grand peuple. — « Et maintenant, Messieurs les Anglais, puissiez-vous tirer les derniers ! »

L'offensive anglaise a commencé. Encore que dans les sphères officielles on se montre fort sobre de détails sur les opérations qui vont se poursuivre, ce n'est un secret pour personne que l'armée anglaise va donner le plein de son effort. Une note officielle nous a appris que M. Aristide Briand avait circulé hier sur tout le front tenu par l'armée britannique, qu'il en avait visité les divers secteurs et étudié dans les détails les multiples services. Cette visite témoignait de la coopération effective et immédiate de l'armée anglaise aux opérations militaires actuelles. Au surplus, nos ennemis eux-mêmes l'annonçaient et les journaux allemands reconnaissent qu'il régnait dans les secteurs de l'armée franco-anglaise « une activité de combat qui ne diminuait pas depuis trois jours ».

Qu'est-ce donc que cette « activité de combat » sinon le signe précurseur d'une grande offensive ? Au moment même où M. Aristide Briand s'entretenait avec le général Douglas Haig, de violents combats d'artillerie s'engageaient entre le Canal de la Bassée et la Somme. M. Aristide Briand est revenu de son voyage avec une impression de confiance absolue dans la force de nos alliés et un sentiment d'admiration sans réserve pour l'effort qu'ils ont accompli depuis un an. Cette déclaration n'est pas un témoignage de commande. Tous ceux qui ont été admis à étudier l'organisation de l'armée anglaise ont rapporté la même impression et je me souviens qu'il y a quelques temps un journaliste, envoyé spécial d'un grand journal du matin, aujourd'hui accrédité auprès de l'état-major russe, se montrait au cours d'une conversation tout à fait privée, aussi enthousiaste, aussi confiant que l'était M. Aristide Briand à son retour du front anglais. Ainsi, la déclaration officielle concorde avec les témoignages particuliers. Cette unanimité si rare mérite d'être signalée. C'est, qu'on effe, l'armée anglaise donne, dans ses moindres services, une impression d'organisation et de force d'autant plus séduisante que, peut-être, on s'y était moins attendu.

Cette « misérable petite armée anglaise » qu'on début de la guerre le Kaiser considérait avec mépris, est devenue, par le plus admirable effort de persévérance et de vaillance, une armée formidable, susceptible de faire reculer les hordes disciplinées des guerriers de l'Empire germanique. La petite source qui filtrait modestement à travers les blocs de granit est devenue tout à coup un torrent formidable. Il n'a fallu que quelques coups de pioche sur la pierre posée par les siècles pour faire jaillir les flots qui se sont répandus sur un front considérable, d'Amiens à Abbeville, d'Abbeville à Soissons, de Soissons à Boulogne et à ce qui reste encore dans le Nord de territoires épargnés par la souillure de l'invasion.

L'armée anglaise n'est cependant pas née par enchantement. Elle n'a pas jailli d'un coup de baguette magique. Il a fallu tout organiser, tout créer, mettre tout en œuvre. Je me rappelle des efforts tentés par le Gouvernement anglais pour activer le recrutement des volontaires. En octobre 1915, j'étais à Londres, et j'ai le souvenir de m'avoir vu, dans un soupir, assister aux scènes un peu puériles du recrutement. Un sergent, dont les décorations et les blessures attestaient les campagnes coloniales, s'efforçait, au seuil d'une vulgaire boutique dans la Cité, par une série de banalités, à faire partager sa « conviction » au public qui l'écoutait. Il y avait même des compères qui lui faisaient la contradiction qui, tout à coup, s'avouaient vaincus et entraînaient pour signer leur engagement.

— Si vous ne venez pas de bonne volonté, disait le sergent recruteur, nous allons vous chercher et nous vous mètrons la corde au cou.

On n'a pas eu besoin de mettre la corde au cou du peuple anglais. Cette guerre était pour lui une guerre nationale. Il ne fallait que voter le service obligatoire et chacun a accepté son devoir sans forfanterie, mais sans protestation.

L'armée anglaise, depuis le service obligatoire, n'est plus une armée de mercenaires, c'est une armée nationale, c'est l'armée britannique, qui défend, elle aussi, la dignité et la vie d'une grande nation, c'est une armée qui défend son drapeau,



LE FRONT BRITANNIQUE (Cliché du Petit Journal)

« Messieurs les Anglais, disait à Fontenoy le capitaine des Gardes-Françaises en étant galamment son chapeau, Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! »

Les Anglais, cette fois-ci, n'ont pas tiré les premiers, mais pour arriver bon second dans la lutte contre l'ennemi commun, ils vont faire une belle et utile besogne. Pourvu que ce soient eux qui tirent les derniers, ils auront bien mérité de notre pays.

N'est-ce pas à celui des belligérants qui pourra tirer le dernier coup de canon qu'appartient la victoire ?

Jacques LANDAU.

L'ÉLECTION AMÉRICAINE

Deux candidats : M. Hughes et M. Wilson

M. ROOSEVELT PATRONNERA M. HUGHES

Chicago, 26 juin. — M. Roosevelt a écrit à la commission exécutive du parti républicain-progessiste qu'il patronnera fortement la candidature de M. Hughes à la présidence.

M. Roosevelt déclare que M. Hughes vaudrait beaucoup mieux que M. Wilson comme président et il engage la commission à s'abstenir de présenter un autre candidat.

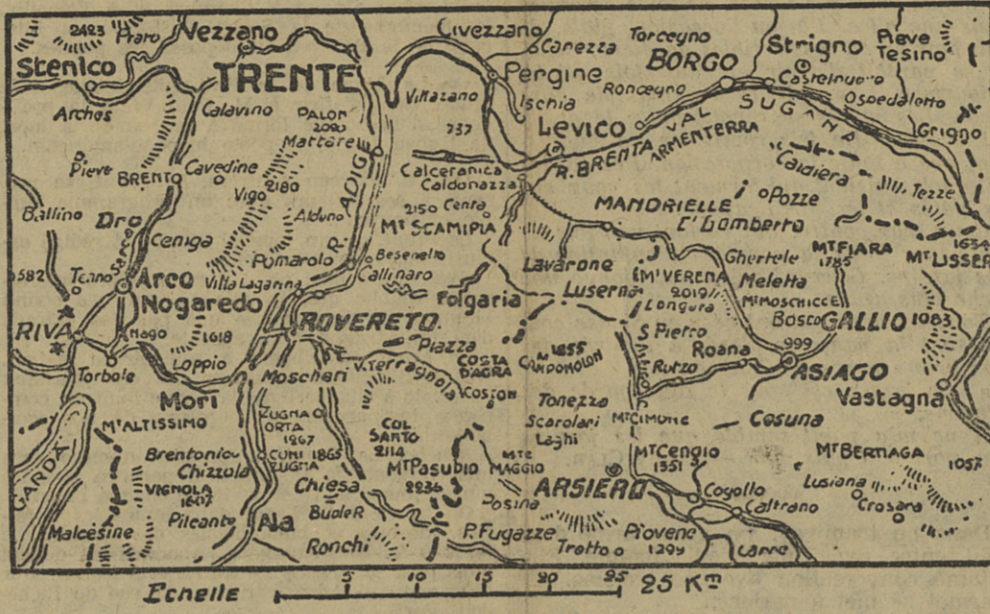
LES PROGRESSISTES

N'AURONT PAS DE CANDIDAT

New-York, 27 juin. — L'assemblée progressiste, réunie à Chicago, a décidé de ne pas présenter de candidat aux élections présidentielles. M. Hughes reste donc seul en présence de M. Wilson.

La Victoire italienne

Les Autrichiens ont éprouvé de lourdes pertes en hommes et en matériel



LE FRONT ITALIEN (Cliché du Journal)

Nous annonçons hier que les Italiens, après d'heureuses contre-offensives, avaient repris l'initiative des opérations, et bousculaient l'ennemi. Ils reprénaient l'offensive, et le nord des routes de Mandrielle, etc. Ceci a pu parfois éprouver quelque surprise devant les moeurs de l'armée hindoue campée à Marseille, avec ses chèvres destinées à son alimentation. On a pu peut-être s'étonner des habitudes des premiers contingents anglais, composés de soldats héroïques qui contrastaient avec celles de nos troupes en campagne.

N'a-t-on pas conté que l'heure du thé interrompait le combat, et que, sous la mitraille, sonnait le five o'clock tea ! Légende, sans doute. Légende qui manifestait déjà la bravoure de ces mercenaires devant la mort ! Mais légende quand même. L'armée italienne a renoncé aux habitudes traditionnelles de ses devanciers. Elle n'a plus conservé que la tradition de la vaillance et du courage.

La bataille des Sept-Communes, qui se déroulait avec des phases diverses, est virtuellement terminée, elle apparaît maintenant comme une grosse victoire italienne. Nos alliés tiennent la ligne mont Longara-Gallio-Asiago-Cesana. Ils occupent les pentes septentrionales des monts Busibello, Belmonte, Panocciò, Barco et Cengio.

C'est la lutte finale!...

D'un bout à l'autre du front unique, la bataille fait rage. Tout annonçait, d'ailleurs, le suprême sursaut des forces ennemies en présence depuis tantôt deux ans. Les Autrichiens, balayés de la Bukovine, menacés en Galicie, refoulés au Trentin, dominaient les hauteurs de leur territoire. Il leur fallait, pour ne pas être envahis, attendre les secours, non pas seulement de renforts allemands, mais des meilleurs éléments de l'armée allemande qui, par une diversion habile, auraient contraint les Russes à faire face, dans d'autres secteurs, à de sérieux périls.

Mais voilà que l'étoile de l'armée allemande va avoir d'autres chats à fouetter. À Verdun, après la prise de Thiaumont, et les attaques qui menèrent les Allemands jusqu'au village de Fleury, le kronprinz pouvait penser que la chute de la ville n'était plus qu'une question de jours. C'est à peine si l'on peut dire que l'ennemi, n'étant plus sûr d'un immense succès moral, on devine tout ce que les Empires du Centre en auraient pu tirer.

Or, nos troupes, après avoir fléchi, se sont ressaisies ; elles ont contre-attaqué, elles ont même légèrement progressé. En remontant vers la gauche du front français, on trouve une autre région, où se heurtèrent souvent, et furieusement, les Français et les Allemands. C'est la limite même d'Argonne et de Champagne, aux environs de Ville-sur-Tourbe, où récemment les Allemands effectuèrent un coup de main heureux, qui leur valut de bouleverser nos organisations et de nous faire un certain nombre de prisonniers.

Hier soir, le communiqué de 23 heures annonçait que l'artillerie française bouleversait les ouvrages allemands au nord de Ville-sur-Tourbe. Le nord de Ville-sur-

Les Russes ont franchi le Dniester

Ils sont aux portes de la Transylvanie

Les contre-attaques allemandes se poursuivent avec violence. D'ailleurs, les journaux ennemis prennent soin de nous dire, que les forces d'Hitdenbourg sont supérieures à celles de Broussiloff, ce qui ne prouve pas du tout que ce soit vrai.

Quoi qu'il en soit, les Allemands attaquent violemment. Ils ont été repoussés à l'est du bourg de Goroditschie, sur la chaussée de Slouisk, dans la région au nord-est du lac de Yegonovovo, et sur le Slym, dans la région de Kolki jusqu'à Sokout. Leurs attaques ont été particulièrement violentes dans la région de Linevka, vers Skokhod, où ils ont renouvelé leurs procédés de mise en ligne de formations massives.

Un événement d'une importance considérable est enregistré par le dernier communiqué russe. Les cosaques du Don, tout en combattant, ont traversé le Dniester, près de Snovidvne, puis, culbutant les éléments d'avant-garde ennemis ils ont occupé les villages de Siekerfmin et de Petrouv. Ils ont fait des prisonniers.

Nos alliés continuent à prendre beaucoup de matériel. Ils signalent qu'ils se sont emparés, notamment, dans la gare de Molit et de Trammes de grands approvisionnements de bois et de 31 wagons abandonnés par l'ennemi.

En progressant dans la direction du sud, les Russes sont arrivés au milieu des Karpathes, jusqu'aux coloirs qui conduisent à la Transylvanie.

EN ALLEMAGNE

Encore un succès de l'Opposition

Haase et Ledebour remplacent deux majoritaires au comité directeur du parti.

Londres, 26 juin. — Au cours du meeting annuel tenu, hier, à Berlin, les socialistes ont élu Haase et Ledebour membres du comité directeur, en remplacement des membres sortants, qui ne furent pas réélus, et l'on a décidé de considérer Haase comme le chef du parti socialiste allemand.

De nombreux orateurs ont réclamé la mise en liberté de Liebknecht.

L'ACTION DES FRANÇAIS

Nos troupes ont fait quelques progrès dans la région de Thiaumont

La bataille, autour de Fleury, est toujours très violente

Communiqué officiel

27 Juin — 15 heures

Sur la rive gauche de la Meuse, une attaque de nuit à la grenade dirigée par l'ennemi sur l'une de nos tranchées à l'ouest de la cote 304 a été aisément repoussée.

Sur la rive droite, les opérations locales effectuées au cours de la nuit nous ont permis d'élargir nos progrès dans la région de l'ouvrage de Thiaumont.

Lutte assez vive dans le village de Fleury, où la situation n'a pas changé.

Sur les Hauts-de-Meuse, une tentative à la grenade sur nos positions près de Mouilly a échoué sous nos feux.

En Belgique, au cours d'une reconnaissance, trois de nos avions-canon ont tiré 65 obus sur des bateaux allemands, près de la côte belge.

Le raid aérien sur Callsruhe

Bâle, 24 juin. — D'après les *Basler Nachrichten*, l'attaque aérienne contre Callsruhe a eu lieu entre 3 et 4 heures. A

Dans les Balkans

Salonique, 26 juin. — Représentation d'activité aujourd'hui sur le front français où l'on signale un engagement entre des patrouilles à Lumitza, sur la rive droite du Vardar, tandis que la canonade était engagée aux environs du lac d'Arjan et dans la région de Kalinovo.

Le bombardement de Poroy a été repoussé, et le bombardement de ce dernier point se poursuit aujourd'hui, quoique avec moins d'intensité.

A BATONS ROMPUS

Avec quelle finesse et quel bon sens, M. Alfred Capus juge les hommes et les événements ! C'est un régal pour moi de lire chaque jour son éditorial du *Figaro*. J'y retrouve presque tout de feu Sarcey avec, en plus, de temps à autre, un léger filet d'ironie. Celle-ci, d'ailleurs, reste toujours dans la mesure qui convient à un académicien.

Aujourd'hui, particulièrement, j'ai été ravi des considérations qu'a développées M. Capus, relativement à l'institution des commissaires aux armées et à la visite de M. Briand sur le front anglais.

Pourquoi, se demande le directeur du *Figaro*, le Parlement nommerait-il des délégués pour aller contrôler le fonctionnement des services de l'armée ? Les ministres ne sont-ils pas tout naturellement qualifiés pour cette besogne ?

M. Aristide Briand ne vient-il pas précisément de s'acquitter d'une de ces inspections ? Grâce à sa haute situation, il a même pu se livrer à un examen minutieux des secteurs occupés par les troupes britanniques ; tandis que des députés eussent dû se contenter d'enquêter dans la zone tenue par les régiments français.

D'ailleurs, un ministre possède indubitablement plus de prestige qu'un parlementaire quelconque, fut-il investi d'une mission considérable ; et la reconquête de M. Briand ou de tel autre membre du cabinet, avec un général en chef, est un événement qui excite beaucoup plus la curiosité et retient davantage l'attention des foules, que ne le feraient des conversations de députés avec des divisionnaires, voire avec de modestes capitaines ou encore avec de simples poilus.

Or, quand il s'agit de la défense nationale, on doit placer au premier plan des préoccupations, le souci de frapper les masses. C'est une manœuvre d'ordre psychologique, qui a presque autant d'importance sur le terrain politique, que la concentration des feux sur le champ de bataille.

La substitution du contrôle ministériel au contrôle parlementaire, préconisée par M. Alfred Capus, présente un autre avantage. Il prévient toute espèce de conflit entre le Législatif et l'Exécutif, entre les Chambres et le Gouvernement.

Supposons, en effet, que les commissaires aux armées constatent que la marche de certains services laisse à désirer, ils voudront que le gouvernement applique des sanctions ; mais, il est possible que celui-ci ne partage pas l'opinion de ceux-là, ni sur l'importance ni sur les auteurs responsables des erreurs et des fautes. Alors, des discussions s'élèveront, qui pourront mettre le cabinet en péril. Complication dangereuse.

Tandis que si le gouvernement con-

centre entre ses mains tous les pouvoirs et contrôle ses propres actions, on a beaucoup de chances d'éviter des désaccords.

Au surplus, le président du Conseil ne vient-il pas de donner un exemple que je trouve admirable, de cette méthode d'« auto-contrôle », si j'ose m'exprimer ainsi.

Après avoir fourni à la Chambre, en comité secret, toutes les assurances propres à la tranquilliser, il s'est rendu sur le front pour vérifier lui-même la pleine exactitude de ses déclarations.

Combien M. Alfred Capus a raison de trouver superflue l'intervention des commissaires aux armées.

Monsieur BADIN.

Informations

Le conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Après examen du texte des décisions de la conférence économique des gouvernements alliés, le conseil a donné l'adhésion du gouvernement français à toutes les résolutions adoptées.

Le *Populaire* du Centre vient d'être frappé d'une suspension de 5 jours.

Il reparaitra le samedi 1er juillet.

UNE VENDETTA MARSEILLAISE

L'affaire Mante

EN CONSEIL DE GUERRE

Marseille, 27 juin. — (Du correspondant particulier du BONNET ROUGE). — C'est ce matin, à huit heures, que se sont ouverts, devant le Conseil de guerre de la 15^e région, au bas-fort Saint-Nicolas, à Marseille, les débats de l'affaire Mante.

Chevalier de la Légion d'honneur, négociant et armateur, président de plusieurs conseils d'administration, M. Théodore Mante appartient à l'une des plus puissantes familles de la riche bourgeoisie marseillaise.

Comme la plupart de ces grosses familles, les Mante sont des « cléricaux ». Mais, à la différence de tant d'autres, ils se tinrent à l'écart des intrigues réactionnaires et, même, pendant l'affaire Dreyfus, M. Théodore Mante fut des rares catholiques qui osèrent prendre parti contre leurs coreligionnaires pour le Droit et la Vérité. C'est dire que M. Théodore Mante n'est pas en odeur de sainteté auprès de ses compatriotes cléricaux, et c'est ce qui explique, avec une vieille rivalité de clans, la fureur avec laquelle se déclarent contre M. Mante les familles bourgeoises royalistes de Marseille, l'industriel Fournier, le *Soleil du Midi*, de Marseille, et l'*Action Française*, de Paris.

Prévenu libre, M. Théodore Mante est inculpé d'infraction aux articles 1 et 2 de la loi du 4 avril 1915. Je rappelle brièvement les faits aux lecteurs du *Bonnet Rouge* qui les connaissent bien, puisque ce journal fut le premier à annoncer que le général Coquel avait signé l'ordre renvoyant M. Mante devant le conseil de guerre.

La loi du 4 avril 1915 interdit et punit le commerce avec l'ennemi. Or, M. Théodore Mante présidait le Conseil d'administration de la Société des charbons, cokés et bri-

